

Molière, *L'École des femmes* (1662), Acte III, scène 2, extrait (vers 695-738)

*Arnolphe, un bourgeois quadragénaire, a adopté la jeune Agnès et l'a fait enfermer dans un couvent où elle a été privée d'instruction. Il vient enfin de lui annoncer qu'il va l'épouser et lui expose sa conception du mariage.*

ARNOLPHE

- 695 Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage<sup>1</sup>.  
À d'austères devoirs le rang de femme engage :  
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,  
Pour être libertine<sup>2</sup> et prendre du bon temps.  
Votre sexe n'est là que pour la dépendance.
- 700 Du côté de la barbe<sup>3</sup> est la toute-puissance.  
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,  
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :  
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne<sup>4</sup> :  
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.
- 705 Et ce que le soldat dans son devoir instruit  
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,  
Le valet à son maître, un enfant à son père,  
À son supérieur le moindre petit frère<sup>5</sup>,  
N'approche point encor de la docilité,
- 710 Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect, où la femme doit être  
Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître.  
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,  
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux ;
- 715 Et de n'oser jamais le regarder en face  
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce,  
C'est ce qu'entendent<sup>6</sup> mal les femmes d'aujourd'hui :  
Mais ne vous gêtez pas sur l'exemple d'autrui.  
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
- 720 Dont par toute la ville on chante les fredaines<sup>7</sup> :  
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin<sup>8</sup>,  
C'est-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin<sup>9</sup>.  
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne ;  
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne :
- 725 Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;  
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu :  
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes,  
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes<sup>10</sup>.  
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons<sup>11</sup> :
- 730 Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.  
Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,  
Elle sera toujours comme un lis blanche et nette:  
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,  
Elle deviendra lors<sup>12</sup> noire comme un charbon.
- 735 Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,  
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,  
Bouillir dans les enfers à toute éternité :  
Dont vous veuille garder la céleste bonté.
1. Plaisanterie légère.  
2. Indisciplinée.  
3. De l'homme.  
4. Subordonnée, secondaire.  
5. Religieux subalterne.  
6. Comprennent.  
7. Ecarts de conduite.  
8. Diable.  
9. Jeune homme galant.  
10. De mauvaise vie, ne respectant pas la morale.  
11. Propos frivoles, superficiels.  
12. Alors.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro* (1784), Acte III, scène 16, extrait

*Au cours d'un procès rocambolesque, instruit par le Comte Almaviva et le juge bègue Brid'oison, Figaro découvre qui sont ses parents : Bartholo, le père, rejette Marceline, la mère, et l'accuse d'indignité en raison des fautes qu'elle a commises dans sa « jeunesse déplorable ». Il refuse de l'épouser en dépit de la promesse faite autrefois.*

[...]

BARTHOLO – Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, *s'échauffant par degrés* - Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étais née, moi, pour être sage, et je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison.  
5 Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées !

FIGARO. - Les plus coupables sont les moins généreux c'est la règle.

10 MARCELINE, *vivement* - Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état<sup>1</sup> pour les malheureuses filles ? Elles avaient un droit naturel à toute la parure<sup>2</sup> des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère* - Ils font broder jusqu'aux soldats !

15 MARCELINE, *exaltée* - Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire ; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! ah, sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié !

FIGARO. - Elle a raison !

20 LE COMTE. – Que trop raison !

BRID'OISON. – Elle a, mon-on Dieu, raison. [...]

Notes : 1. Profession. 2. Elles avaient le droit d'exercer les métiers de l'habillement.

Alfred de Musset, *Les Caprices de Marianne*, 1833, Acte II, scène 1, extrait

*Coelio est fou amoureux de Marianne, une femme mariée, mais il n'ose pas se déclarer. Son meilleur ami, Octave, s'est proposé de séduire Marianne pour lui et l'a déjà entreprise.*

*Entre Marianne.*

OCTAVE. Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. — Le cœur de Cœlio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il donnera ses sérénades.

MARIANNE. Quel dommage et quel grand malheur de n'avoir pu partager un amour comme celui-là !  
5 Voyez comme le hasard me contrarie ! Moi qui allais l'aimer.

OCTAVE. En vérité !

MARIANNE. Oui, sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche au plus tard, je lui appartenais. Qui  
10 pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous ? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de l'arabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

OCTAVE. Raillez, raillez ! nous ne vous craignons plus.

MARIANNE. Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre enfant à la mamelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la première en le promenant par la ville.

15 OCTAVE. La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait<sup>1</sup> que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement ; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

MARIANNE. Comment s'appelle ce lait merveilleux ?

OCTAVE. L'indifférence. Vous ne pouvez aimer ni haïr, et vous êtes comme les roses du Bengale<sup>2</sup>,  
20 Marianne, sans épines et sans parfum.

MARIANNE. Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparaison ? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues<sup>3</sup>, donnez-le-moi, de grâce, que je les apprenne à ma perruche<sup>4</sup>.

OCTAVE. Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser ? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle ;  
25 bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi ; et le jour où, comme une Galatée<sup>5</sup> d'une nouvelle espèce, vous deviendrez de marbre au fond de quelque église, ce sera une charmante statue que vous ferez, et qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans un confessionnal.

MARIANNE. Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes ? Voyez un peu ce qui  
30 m'arrive : il est décrété par le sort que Cœlio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Cœlio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j'aie à aimer ledit seigneur Cœlio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi ? N'est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt, et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire ? Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable ? Est-il une statue plus froide qu'elle ? et l'homme qui lui parle, qui ose l'arrêter en place  
35 publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire : vous êtes une rose du Bengale sans épines et sans parfum ?

OCTAVE. Cousine, cousine, ne vous fâchez pas.

MARIANNE. N'est-ce pas une chose bien ridicule que l'honnêteté et la foi jurée ? que l'éducation d'une  
40 fille, la fierté d'un cœur qui s'est figuré qu'il vaut quelque chose, et qu'avant de jeter au vent la poussière de sa fleur chérie, il faut que le calice<sup>6</sup> en soit baigné de larmes, épanoui par quelques rayons du soleil, entr'ouvert par une main délicate ? Tout cela n'est-il pas un rêve, une bulle de savon qui, au premier soupir d'un cavalier à la mode, doit s'évaporer dans les airs ?

OCTAVE. Vous vous méprenez sur mon compte et sur celui de Cœlio.

40 MARIANNE. Qu'est-ce après tout qu'une femme ? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule. Une femme ! c'est une partie de plaisir ! Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une : Voilà une belle nuit qui passe ? Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières, que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « Voilà peut-être le bonheur d'une vie entière, » et qui la laisserait passer ?

*Elle sort.*

Notes : 1. Les nourrices étaient employées pour donner le sein aux bébés. 2. Roses d'un territoire indien (aujourd'hui le Bangladesh). 3. Discours. 4. Perroquet. 5. Statue de femme créée par Pygmalion, dont il tomba amoureux, et qui devint un être humain sur la demande de Pygmalion.

*Pendant la guerre d'Algérie, Mathilde revient en France avec son fils Édouard dans l'intention de récupérer la maison familiale et de régler des comptes. Une violente dispute l'oppose à son frère Adrien devant les serviteurs, Aziz et madame Queuleu.*

AZIZ. – Qu'ils se tapent donc, et, quand ils seront calmés, Aziz ramassera les morceaux.

*Entre Édouard.*

MADAME QUEULEU. – Édouard, je t'en supplie, je vais devenir folle.

*Édouard retient sa mère, Aziz retient Adrien.*

5 ADRIEN.– Tu crois, pauvre folle, que tu peux défier le monde ? Qui es-tu pour provoquer tous les gens honorables ? Qui penses-tu être pour bafouer les bonnes manières, critiquer les habitudes des autres, accuser, calomnier, injurier le monde entier ? Tu n'es qu'une femme, une femme sans fortune, une mère célibataire, une fille-mère, et, il y a peu de temps encore, tu aurais été bannie de la société, on te cracherait au visage et on t'enfermerait dans une pièce secrète pour faire comme si tu n'existais pas. Que viens-tu  
10 revendiquer ? Oui, notre père t'a forcée à dîner à genoux pendant un an à cause de ton péché, mais la peine n'était pas assez sévère, non. Aujourd'hui encore, c'est à genoux que tu devrais manger à notre table, à genoux que tu devrais me parler, à genoux devant ma femme, devant madame Queuleu, devant tes enfants. Pour qui te prends-tu, pour qui nous prends-tu, pour sans cesse nous maudire et nous défier ?

15 MATHILDE. – Eh bien, oui, je te défie, Adrien ; et avec toi ton fils, et ce qui te sert de femme. Je vous défie, vous tous, dans cette maison, et je défie le jardin qui l'entoure et l'arbre sous lequel ma fille se damne, et le mur qui entoure le jardin. Je vous défie, l'air que vous respirez, la pluie qui tombe sur vos têtes, la terre sur laquelle vous marchez ; je défie cette ville, chacune de ses rues et chacune de ses maisons, je défie le fleuve qui la traverse, le canal et les péniches sur le canal, je défie le ciel qui est au-dessus de vos têtes, les oiseaux dans le ciel, les morts dans la terre, les morts mélangés à la terre et les  
20 enfants dans le ventre de leurs mères. Et, si je le fais, c'est parce que je sais que je suis plus solide que vous tous, Adrien.

*Aziz entraîne Adrien, Édouard entraîne Mathilde. Mais ils s'échappent et reviennent.*

25 MATHILDE. – Car sans doute l'usine ne m'appartient-elle pas, mais c'est parce que je n'en ai pas voulu, parce qu'une usine fait faillite plus vite qu'une maison ne tombe en ruine, et que cette maison tiendra encore après ma mort et après celle de mes enfants, tandis que ton enfant se promènera dans des hangars déserts où coulera la pluie en disant : C'est à moi, c'est à moi. Non, l'usine ne m'appartient pas, mais cette maison est à moi et, parce qu'elle est à moi, je décide que tu la quitteras demain. Tu prendras tes valises, ton fils, et le reste, surtout le reste, et tu iras vivre dans tes hangars, dans tes bureaux dont les murs se lézardent, dans le fouillis des stocks en pourriture. Demain je serai chez moi.

30 ADRIEN.– Quelle pourriture ? Quelles lézardes ? Quelles ruines ? Mon chiffre d'affaires est au plus haut. Crois-tu que j'ai besoin de cette maison ? Non. Je n'aimais y vivre qu'à cause de notre père, en mémoire de lui, par amour pour lui.

MATHILDE. – Notre père ? De l'amour pour notre père ? La mémoire de notre père, je l'ai mise aux ordures il y a bien longtemps.

35 ADRIEN.– Ne touche pas à cela, Mathilde. Respecte au moins cela. Cela au moins, ne le salis pas.

MATHILDE. – Non, je ne le salirai pas, cela est déjà très sale tout seul.